

**NE CRAINS  
PAS L'OMBRE  
NI LES CHIENS  
ERRANTS**

CAMILLE ZABKA

**NE CRAINS  
PAS L'OMBRE  
NI LES CHIENS  
ERRANTS**



**VOIR DE PRÈS**

*Ce livre est composé avec le caractère  
typographique Luciole conçu spécifiquement  
pour les personnes malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la Déficience visuelle  
et le studio typographies.fr.*

© L'Iconoclaste, Paris, 2021.

Tous droits réservés pour tous pays.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-317-9

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour ma fille A.*

Pendant l'année où elle le fréquenta, elle découvrit un peu de magie en elle, et l'espace d'un temps, se sentit comme un joyeux petit génie qu'un sortilège a libéré de sa lampe. Elle était peut-être trop jeune pour comprendre que ce qu'elle avait pris pour de l'amour n'était sans doute qu'une timide tentative pour s'accepter elle-même.

Arundhati ROY,  
*Le Dieu des Petits Riens*

En un sens, tout était magie : magie la science des herbes et des métaux qui permettait au médecin d'influencer la maladie et le malade ; magique la maladie elle-même,

qui s'impose au corps comme une possession dont celui-ci parfois ne veut pas guérir ; magique le pouvoir des sons aigus ou graves qui agitent l'âme ou au contraire l'apaisent ; magique surtout la virulente puissance des mots presque toujours plus forts que les choses. Magiques enfin l'amour, et la haine, qui impriment dans nos cerveaux l'image d'un être par lequel nous consentons à nous laisser hanter.

Marguerite YOURCENAR,  
*L'Œuvre au noir*

C'est la bonne nuit pour fuir. La lune éclaire la route.

Je chante pour me donner le courage de rejoindre le village, au loin là-bas, de l'autre côté de la forêt. Je chante pour ma fille, endormie dans le *kain*. Une berceuse, quelques mots simples en *bahasa* : ils disent de ne pas craindre le vent qui gronde, ni les chiens errants dans l'ombre. Un arbre s'ébroue très haut. Je retiens mon souffle, protège mon enfant de mes mains. Un singe peut-être, ou un ours des cocotiers. Le bois se tait un court instant puis reprend sa rumeur nocturne. C'est le chant doux

des mamans crapauds, des grillons, des oiseaux de lune. Tiptiptap.

Le sol est souillé de sacs plastique déchirés et jaunis par la chaleur. Il faut avancer longtemps, jusqu'au cœur de la forêt, pour trouver une terre propre. Je braque ma lampe torche loin devant moi, priant le dieu des bois pour qu'il ne mette ni tarentule ni grand singe sur mon chemin. Je n'oublie pas ce félin, trop gros pour être un chat, que nous avons vu une nuit, Amu et moi.

Une lumière. C'est un homme à mobylette. Il ralentit, me dépasse et fait demi-tour. J'accélère le pas.

– *I know you.*

Je porte la main à mon visage,  
comme pour me cacher.

– Allez, viens, la Blanche, monte,  
il me dit dans sa langue. Monte avec  
ton enfant.

Je secoue la tête.

J'ai trente ans et dans ma tête  
en boucle cette phrase lue un jour  
– mais où ? – « C'est un âge pour  
vivre et un âge pour mourir. »

J'ai peur mais il faut avancer et  
laisser derrière moi tout ce que je  
ne peux emporter. L'homme aux  
yeux noirs. Kati qui respire le front  
de mon enfant. Muji qui chasse  
les fantômes. Et Lucas, avant que  
l'amour ne disparaisse. Ce vaste  
archipel de ma vie d'avant.

L'homme roule à mes côtés pendant un bon kilomètre, en évitant les flaques. Sa mobylette pétarade. L'air sent le brûlis et les mangues trop mûres. L'orage gronde. Et puis, comme un grand tissu qu'on déchire, la pluie se met à tomber. Il s'arrête, pour me tendre une cape de pluie.

– *Come. I know you.*

Que sait-il au juste de moi ? Je monte à l'arrière. Il roule avec lenteur. Sa nuque et son dos trempés de pluie. Très vite, ce n'est plus cet homme-là contre moi, mais l'autre, Amu et son odeur de terre remuée, de lianes et de fleurs de caféier.

Bientôt les premières maisons du village de Bintaro, la tannerie, les poules, les chats errants. La pluie tombe fort sur les toits de tôle et la route. Hors de la forêt, je tremble encore, mais moins, beaucoup moins déjà. Des monticules de détritrus, qui ont brûlé toute la nuit, continuent de répandre dans l'air leur odeur âcre de plastique chaud. Une femme balaie devant sa porte d'un geste énergique. Un vieil homme accroupi fume sa *kretek*. Il nous salue, lentement, du menton. Un chien nous court après en aboyant.

La pluie redouble, c'est la pluie de l'aube qui lave du jour d'avant, douche les villes et les forêts. Le motocycliste ne dit rien, il tient ferme la barre, sans dévier de son chemin, ni essuyer les gouttes qui coulent sur son visage et le long de son dos. Il laisse sa mobbylette s'enfoncer dans l'eau brune, où flottent des pneus, des sachets de nouilles et des rats morts.

– *Kemana ?* Tu vas où ?

– Je vais prendre le bus pour Magelang.

Il secoue la tête.

– Y a pas beaucoup de bus ! L'eau monte partout. Et là-bas...

Il fait un grand geste vers le nord.

– La forêt brûle.

Il n'y a qu'une quinzaine de kilomètres entre Bintaro et Magelang. En temps normal, les bus passent toutes les heures. Un vieux panneau rouillé indique l'arrêt. Si le bus de cinq heures ne passe pas, je pourrai toujours descendre vers la route principale et chercher un camion. L'homme se gare devant une épicerie qui vend sodas, *krupuk* – les chips de soja – et nouilles instantanées. Il montre mon sourcil blessé et me dit, avant de repartir :

– *Doctor ?*

Au-dessus des arbres, les premières lueurs de l'aube, les contours des volcans et le Merbabu, dans la brume. Je m'assieds sur un tabouret. Le marchand soulève